

“Merci, muy valiente amigo!”

Deux lettres de Victor Hugo retrouvées à Anvers¹

Il avait pris, comme ça, sans y penser, un livre mince sur l'étagère et l'avait ouvert. Son regard était alors tombé sur une écriture griffonnée presque illisible. Deux lettres qui heureusement étaient signées d'initiales mondialement connues. Aucun doute possible : les lettres étaient de Victor Hugo. Steven Van Impe sentit son cœur de conservateur battre plus fort. Il téléphona aussitôt à Bart Van Loo, qui, pour son livre *Paris-Retour* avait non seulement étudié l'œuvre de Hugo mais avait aussi voyagé dans ses traces. Peu de temps après, ils étaient assis ensemble, penchés sur cette trouvaille miraculeuse.

Comment, sacrebleu, une telle chose est-elle possible ? La Bibliothèque Hendrik Conscience a une mission de conservation. Aucun volume entré dans la collection ne peut en être éliminé. À quelques exceptions près, ce principe a été suivi depuis 1840. Tous les ouvrages achetés ou reçus pendant cette période par la Bibliothèque de la Ville d'Anvers (comme elle s'appelait alors) devraient donc encore s'y trouver. Mais la pratique s'écarte toujours de la théorie et un certain nombre de livres ont malheureusement disparu sans bruit. Parfois, ces livres ont été réellement volés mais, plus souvent, ils ont été bien banalement perdus, replacés sur la mauvaise étagère ; ce qui est assez ennuyeux, quand on sait que la bibliothèque possède plus d'un million d'ouvrages classés sur trente-cinq kilomètres d'étagères. Un autre problème est plus considérable encore : celui des livres disparus du catalogue. On l'a oublié un peu, en ces temps de l'Internet et du virtuel, mais pendant longtemps les bibliothèques ont fonctionné avec des millions de fiches, qui n'ont été digitalisées massivement que dans les dernières années. La manipulation des fiches entraîne facilement des erreurs : du collaborateur qui au cours de la digitalisation saute une fiche par mégarde, jusqu'au visiteur qui, par inadvertance ou malveillance, déplace ou subtilise une fiche. Dans les deux cas, l'illusion est la même : le livre « disparaît » de la bibliothèque. Et il est quasiment impossible de retrouver la trace des volumes disparus.

Les lettres sont apparues (par donation) en 1957 dans la collection mais leur fiche s'est ensuite évaporée de manière mystérieuse. Les manuscrits de Hugo étaient sagement rangés à leur place mais on n'en avait plus entendu parler. Peut-être, au bout d'un certain temps, un bibliothécaire développe-t-il un sixième sens pour de tels cas ? En tout cas, un bienheureux geste a donné, par inadvertance, une nouvelle vie aux deux lettres oubliées de Victor Hugo.

Hauteville House - Bruxelles

Les lettres sont adressées à Camille Berru, un bon ami de Victor Hugo. Ils ont collaboré à *L'Événement* de 1848 à 1851, et ce sera la base d'une amitié indéfectible entre les deux hommes. Hugo le mentionne rapidement dans *Histoire d'un crime* (1877), récit du coup d'état de Louis Napoléon en 1851-1852. Berru, comme Hugo, s'y est opposé fortement et est peut-être même monté sur les barricades. Après l'accession au pouvoir du futur Napoléon III, les deux amis trouvent refuge à Bruxelles. Au début, Berru gagne sa vie

¹ Traduction d'un article paru dans *Streven* (avril 2009, www.streventijdschrift.be).

comme journaliste à *L'Indépendance belge*, il en deviendra plus tard le secrétaire de rédaction. Il ne quittera plus la capitale belge.

En 1852, les chemins des deux amis se séparent. Les autorités belges ont mis Hugo en garde à maintes reprises : il ferait bien de ne plus s'aventurer dans la politique. Sa colère envers Napoléon III lui donne cependant trop de force et d'inspiration. Si l'empereur croit s'être débarrassé de Hugo en prononçant son exil, il se fourre le doigt dans l'œil. Hugo est en effet occupé à lui consacrer un pamphlet, *Napoléon le Petit* : « Mon livre avance. J'en suis content. Encrier contre canon. L'encrier brisera les canons. » Quand le livre paraît, Hugo s'éclipse pour ne pas entraîner la Belgique dans des eaux diplomatiques houleuses.

Le 18 novembre 1866, de sa maison de Hauteville House qu'il a lui-même admirablement restaurée, à Guernesey, Hugo écrit la première des deux lettres réapparues². L'auteur y abrège Hauteville House de manière humoristique et orgueilleuse : HvH, ses propres initiales. Il se plaint de ce que les politiques et les militaires révoltés aient propulsé trop tard dans la lutte les écrivains : trop tard pour que l'enthousiasme nécessaire à une résistance populaire puisse naître et s'affermir. « C'est avant, et non après, qu'il faudrait réclamer notre concours. Averti à temps, j'écrirais à propos, et tout s'entraiderait pour le succès général de la Révolution », écrit un Hugo plein de ferveur mais peu inspiré littérairement. Durant cette période, il voyage régulièrement à Bruxelles et réside de temps en temps chez Berru et son épouse. C'est chez eux, en 1868, que meurt Adèle Foucher. Hugo suit le cercueil de sa femme, avec Berru et d'autres amis, jusqu'à Quiévrain, à la frontière française : il doit s'arrêter là.

Après la chute de Napoléon III en 1870, Hugo rentre à Paris. Il va y vivre l'occupation prussienne puis la Commune. Hugo fuit cette violence insensée et se retire à Bruxelles au 4 de la place des Barricades, où sa femme et ses enfants ont résidé plus d'une fois pendant la période de leur exil dans les îles anglo-normandes. Il doit y arranger l'héritage de ses petits-enfants, après la mort de son fils Charles, drame au milieu de toute cette détresse. À Bruxelles, il publie une lettre ouverte et, aux communards dont il avait d'abord condamné la révolte, il offre l'asile politique, pour protester contre l'atroce répression qu'ils subissent. Cela ne lui vaudra pas que des remerciements. Le 27 mai 1871, une cinquantaine de jeunes réactionnaires mitraillent sa maison de pierres en chantant la *Brabançonne* à tue-tête. Par la fenêtre, Hugo leur crie : « Vous êtes des misérables ! ». Juste après qu'il a refermé la fenêtre, une pierre brise le carreau, passe au-dessus de sa tête et atterrit dans la chambre. Dehors des cris retentissent. « À mort Victor Hugo ! À mort Jean Valjean ! ». La porte résiste et on essaie en vain de grimper à l'étage pour forcer l'entrée. Les jours suivants, ses petits-enfants trouvent refuge chez les Berru. L'enquête policière conclura que les voisins n'ont rien entendu et, deux jours plus tard, Hugo sera expulsé du pays. Pour la deuxième fois en vingt ans.

² Dans la première édition de la correspondance de Hugo (1896-1898) ne figure aucune lettre à Camille Berru. Depuis, des dizaines de milliers de pages ont été publiées, des lettres à des correspondants multiples, maîtresses et éditeurs de Victor Hugo. Une édition des lettres adressées aux amis, dont celles à Berru, a été interrompue par l'éditeur après le deuxième tome et s'est arrêtée à l'année 1839. Il y a donc encore des milliers de lettres inédites de Victor Hugo.

Vianden – Bruxelles

Hugo se retire dans la petite ville luxembourgeoise de Vianden. Un accueil cordial attend le grand écrivain. Dans ses *Carnets intimes*, on peut suivre sa vie au jour le jour. Le 23 juin, il reçoit une lettre de Berru. Il lui répond le 24 juin, de Vianden. Dans cette deuxième lettre retrouvée, il évoque l'amélioration du climat politique et l'espoir qu'il a de voir de nouveau publié le journal *Le Rappel*.

Tout va pour le mieux aussi dans sa vie personnelle. Le 15 juin, il a fait la connaissance de Marie Mercier, une jeune veuve dont l'époux, le directeur de prison Garreau, a été fusillé comme communard malgré son attitude modérée. Cette histoire, il la note deux jours plus tard dans ses *Carnets intimes*, et notre Hugo *au grand cœur* en parle aussi dans sa deuxième lettre à Berru: « J'ai recueilli ici une pauvre fugitive veuve d'un fusillé. Les dames lui donnent de l'ouvrage et je lui donne un asile (...) La pauvre veuve, menacée d'arrestation n'a eu que le temps d'ensevelir son mari et de prendre la fuite. Elle a fait une fausse couche à travers cette catastrophe. Elle a vingt deux ans. Elle coud à ma fenêtre pendant que je vous écris. » Pour le travail qu'elle fait pour la famille Hugo, elle est royalement payée 2 francs par jour, lit-on dans les *Carnets intimes*.

Le 25 juin, il demande à Marie les détails de son histoire. Il est en train de mettre la dernière main à son recueil poétique *L'année terrible* où il veut retracer les atrocités de l'année précédente. Le titre provisoire de l'ouvrage était *Paris combattant*, mais le récit choquant que Marie lui fait de la Semaine Sanglante et les malheurs d'autres réfugiés qui lui rendent visite à Vianden le poussent à le changer. Comment ne pas être persuadé que certains vers des « Fusillés » ont été directement inspirés par le drame de Marie ?

La femme dit: – Mon homme est tué. C'est assez
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;
Il fut mon compagnon de chaîne ; si l'on m'ôte
Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci.

Maîtresses et chapeaux

La générosité du vieil Hugo n'est pas complètement désintéressée. Ses désirs charnels insatiables ont été revigorés par la jeune Marie et très vite, ils sont amants. Hugo est un écrivain hormonal : chaque effort littéraire trouve sa récompense dans les bras d'une femme. Quand il s'agit d'évoquer ce type d'aventures dans ses *Carnets*, il utilise toujours l'espagnol afin de dérouter les curieux, notamment sa maîtresse en titre, Juliette. Le 11 juillet, il note à côté du nom de Marie, ce mot plus direct qu'évocateur « toda ». Dans la deuxième lettre à Berru, le vieux séducteur utilise la langue de Cervantès avec une certaine grâce. Il remercie son fidèle ami en l'appelant son « muy valiente amigo³ ». Lui-même, malgré ses 69 ans, est toujours très « valiente ». Avec Marie, il se balade dans la nature, et la convainc assez vite de se baigner nue dans les torrents, pour la contempler

³ Hugo l'écrit avec un accent circonflexe (vâliente).

librement. Difficile de cacher de tels batifolages à Juliette Drouet. Le 25 juillet, par précaution, Marie Mercier part pour Liège. Hugo ira la voir plusieurs fois.

Avec Berru aussi, Hugo entretient des rapports réguliers. Ainsi son ami bruxellois le tire d'affaire dans un autre imbroglio amoureux en 1873. Au mois de septembre, Juliette Drouet, sa maîtresse officielle, est partie après avoir eu vent d'une nouvelle aventure entre Hugo et une femme plus jeune, et pire, d'une relation clandestine entre les deux. Hugo envoie des télégrammes aux quatre points cardinaux car, malgré son indomptable virilité, il place au-dessus de toutes les femmes sa Juliette, 67 ans, plus fidèle qu'une ombre. Le mardi 23 septembre, il reçoit une lettre de Berru qui prétend l'avoir vue à Bruxelles. « Voici, une lueur », lit-on dans ses *Carnets*. Bien sûr, elle n'accourt pas tout de suite à Paris où Hugo est retourné vivre. Rusé, il lui envoie une astucieuse lettre dans laquelle il arrange la réalité à son avantage. Trois jours plus tard, Berru, télégraphie à Hugo que Juliette est prête à prendre le train pour Paris. « Joie immense (...) Elle revient ! », note Hugo, plein de reconnaissance pour Berru.

Trois ans avant, un symbole concret avait matérialisé l'amitié des deux hommes. Le 6 septembre 1870, après 18 ans d'exil, Hugo quitte Bruxelles pour rentrer à Paris. Au moment de l'adieu, Berru, ému, lui demande d'échanger leurs chapeaux. L'auteur des *Misérables* n'hésite pas, prend son couvre-chef et, sans trembler, note son nom dans la doublure du chapeau, qui, à la mort de Berru en 1878 sera retrouvé dans son héritage⁴. Lors de la vente publique de celui-ci, le chapeau part à 17 francs. Le même jour, on vend pour 36 francs une plume à laquelle est attachée une note de Berru : « Je prie M. Victor Hugo de certifier que cette plume lui a servi à écrire *Napoléon le Petit*. » Au-dessous est écrit « oui : Victor Hugo », dans la même écriture presque illisible que celle des deux lettres retrouvées à la Bibliothèque Hendrik Conscience. Le chapeau et la plume n'ont pas refait surface pour le moment mais les mystérieuses lettres donnent un coup de projecteur sur un morceau d'histoire oublié de la vie de Victor Hugo. Petite trouvaille, petite histoire qui fait sensation, petite machine à remonter le temps qui court.

Steven Van Impe et Bart Van Loo

(traduction : Coraline Soulier et Bart Van Loo)

Sources consultées

R. Escholier, *Un amant de génie. Victor Hugo*, Fayard, Paris, 1953.

Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo chez les Belges*, Le Cri, Brussel, 1994.

Victor Hugo, *Indrukwekkend België*, Lannoo, Tielt, 2002.

Les lettres figurent dans le catalogue au numéro B 175669. Sur le site de la bibliothèque (<http://www.consciencebibliotheek.be>), vous pouvez consulter les deux lettres scannées et transcrites.

Auteurs

Steven Van Impe (1978) a fait des études d'histoires, de communication et de sciences de la documentation. Il a travaillé deux ans pour le Short Title Catalogus Vlaanderen (STCV) et est actuellement conservateur en charge du département des livres anciens et des manuscrits au sein de la Bibliothèque du Patrimoine Hendrik Conscience à Anvers (steven.vanimpe@stad.antwerpen.be).

Bart Van Loo (1973) est un écrivain belge d'expression néerlandaise. Il a publié deux ouvrages consacrés à la littérature et à la culture françaises. Le premier propose un voyage très personnel en France sur les traces des

⁴ *Gazette anecdotique, littéraire, artistique et bibliographique*, 1878.

grands auteurs du XIX siècle. *Parijs retour. Literaire reisgids voor Frankrijk* (Paris-retour. Guide littéraire de France, 2006). Le second est un livre de cuisine littéraire qui, de manière érudite et avec humour, confronte les plats mangés dans les romans et les livres de cuisine de l'époque. *Als kok in Frankrijk. Literaire recepten en culinaire verhalen* (Recettes littéraires et histoires culinaires. Littérature et gastronomie, 2008). Bart Van Loo a été un des lauréats de la Villa Marguerite Yourcenar en 2008. Il est également critique littéraire et conférencier (adresse : bart@bartvanloo.info, site : www.bartvanloo.info, avec une sélection de ses textes en français).